

Libération

CLIMAT/

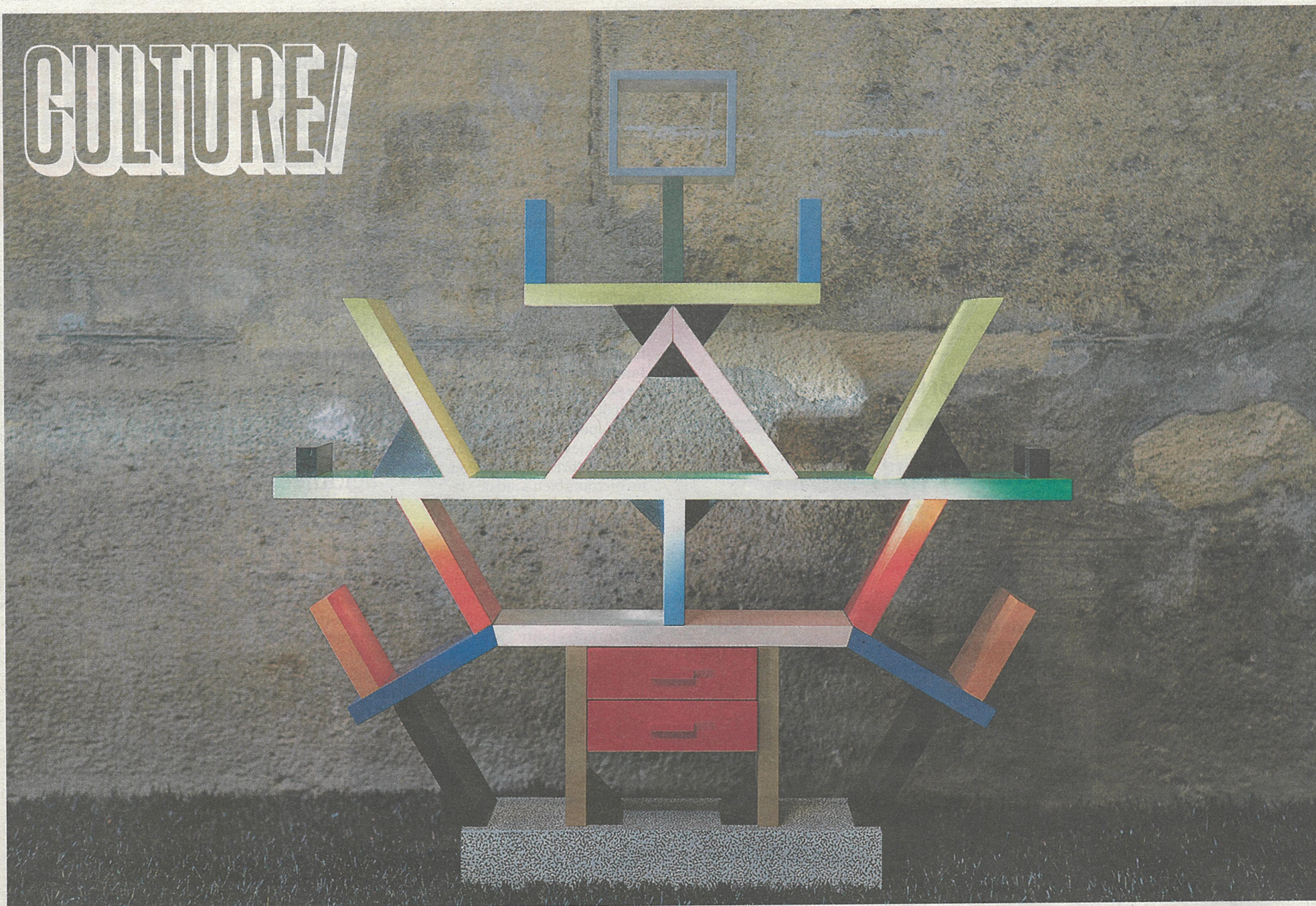
«Libé» fait sa
semaine verte

MAINTENANT OU JAMAIS

■ Le sommet spécial des Nations unies sur l'action climatique s'ouvre ce lundi. ■ Tour d'horizon des mauvais et des bons élèves face au réchauffement planétaire. ■ A New York, la neutralité carbone dans le viseur. ■ Macron, des paroles mais peu d'actes. ■ Rencontre avec la Greta Thunberg des années 90, Severn Cullis-Suzuki.

A Shanghai, en 2016. PHOTO QILAI SHEN, PANOS-REA

CULTURE/



DESIGN Memphis, la fièvre du mobilier

Provocateur, instinctif et flashy: le mouvement lancé au début des années 80 à Milan par Ettore Sottsass et une bande de jeunes créateurs est remis en lumière dans une exposition qui retrace une éphémère aventure vouée à libérer les objets de leur fonction.

Par
JUDICAËL LAVRADOR
Envoyé spécial à Bordeaux

Au seuil de l'exposition, bien campée sur ses deux pattes au sommet d'une structure qui éclôt en pétales de planches de toutes les couleurs, elle écarte les bras, semblant bander vainement de petits biceps – qui restent plats – en signe d'allégresse davantage que

de toute-puissance symbolique. *Carlton*, tout à la fois bibliothèque, totem domestique et lutin divin, chef-d'œuvre en tout cas d'Ettore Sottsass, est venue là, à Bordeaux, au musée des Arts décoratifs et du Design (Madd), avec sa bande de meubles, de chaises, de tables et de lampes, tout aussi fiérots, tout aussi fanfarons, arborant la même gamme baroque de teintes vives et contrastées. Une bande de meubles

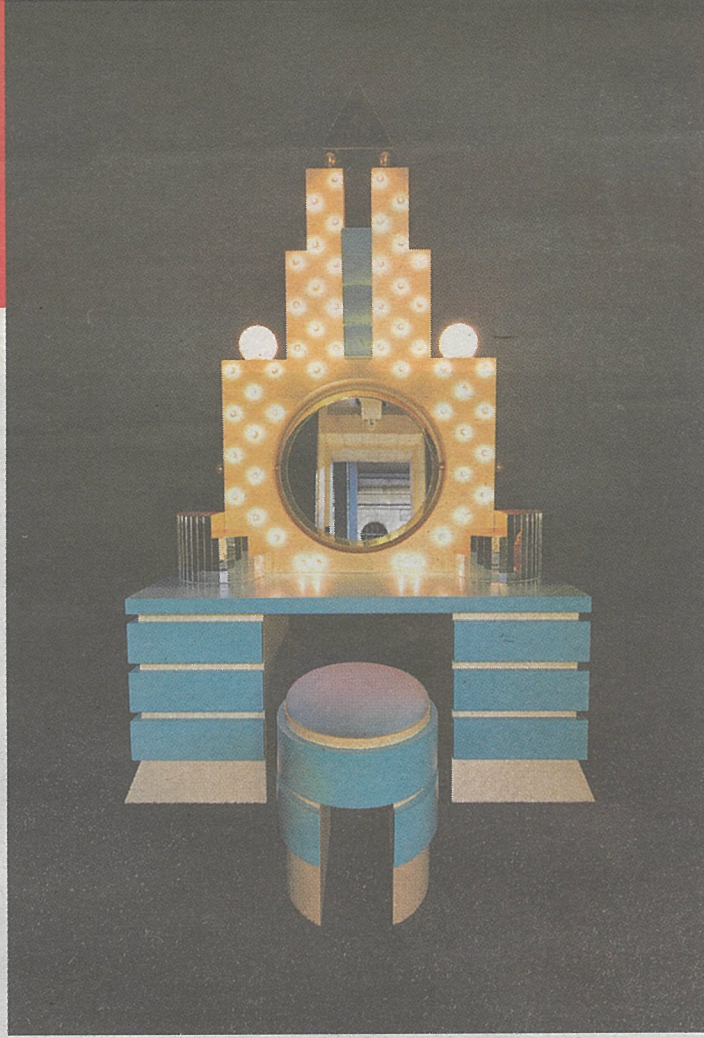
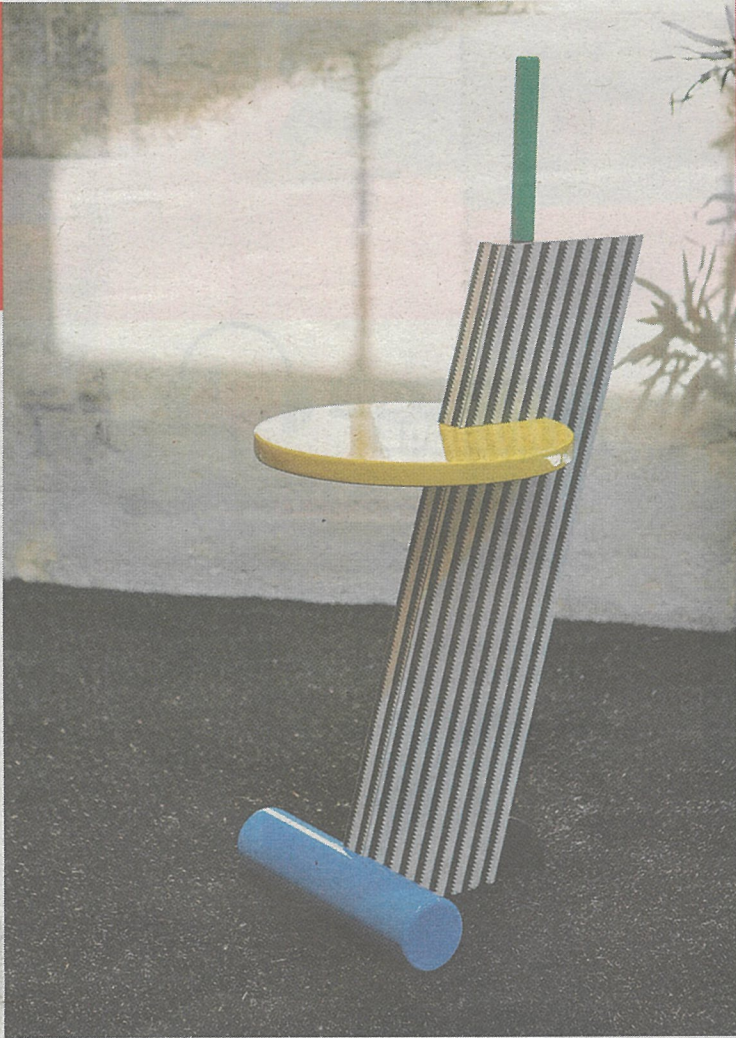
qui ne tient pas en place, qui, combinant le rose fuschia, le rose bonbon, le bleu roi, le jaune serin, le vert émeraude, ne fait pas dans la nuance ni dans la discrétion et qui s'est choisi pour nom, aussi fluorescent que l'enseigne électrique d'une boîte de nuit, celui de *Memphis*. Au début des années 80, «*la Memphis*», comme le disent les Italiens (comme ils disent *la Fiat* ou comme on dit *la Motown*), porta au design

moderniste vieillissant un coup de pied de l'âne. Fini l'alignement froid de l'objet et de la fonction, place à la fièvre de l'ornementation: Memphis fila un coup de chaud aux intérieurs domestiques, aux circuits de production, de distribution et de diffusion habituels du design, puis à la vie de toute une génération. Aujourd'hui encore, ce club est mythique bien qu'il ait fait long feu. Il ne pouvait en être autrement, aux

dières mêmes, dès le début, de son gourou, Ettore Sottsass, mort en 2007.

EXCITER LES DÉSIRS

C'est à son initiative et chez lui, via San Galdino, à Milan, que se sont réunis une dizaine de très jeunes designers, un soir de décembre 1980, tandis que le morceau de Bob Dylan *Stuck Inside of Mobile With the Memphis Blues Again*



De g. à dr.: reproduction miniature de la bibliothèque Carlton, d'Ettore Sottsass. Flamingo, de Michele De Lucchi. Plaza, de Michael Graves. PHOTOS LAURENT GUENEAU MADD-BORDEAUX

passé en boucle au point de filer l'idée du nom du groupe. Memphis fait certes résonner à leurs oreilles les accents blues et rock'n'roll de la ville natale d'Aretha Franklin et scène baptismale d'Elvis Presley, mais aussi ceux de la capitale des pharaons d'Égypte, siège sacré du dieu Ptah, protecteur des artistes. Memphis, enfin, polysémique, flashe à l'américaine. Or, le groupe veut ça, l'ostentation crâne parce qu'il a compris que l'avenir appartient à la communication.

En 1980, Sottsass, alors âgé de 63 ans – «grand voyageur, entremêlant les cultures japonaises, indiennes et américaines dans une synthèse singulière d'une grande sensibilité», ainsi que le qualifie dans le catalogue de l'expo Andrea Branzi –, a déjà fait montre de toute sa vista de designer érudit et innovant : au mitan des années 60, tandis qu'il dirigeait l'agence de design d'Olivetti, il imagina, entre autres, de prêter à une machine à écrire (Valentine) la silhouette rouge d'un objet compact et sympa, voire d'un touchant humanoïde. Il est dans la foulée membre du collectif Alchymia en 1979, qui releva de ce qu'on a appelé le Nuovo Design italiano, mais qui, trop spéculatif et trop peu créatif, n'acheva rien de ce que Memphis allait enfin accomplir : durcir le ton, ébranler les lignes, ne pas chercher à plaire à tout le monde, ne pas chercher à durer, vivre l'instant, l'époque, la mode, les humeurs, les passions. Exciter et assouvir les désirs plutôt que répondre aux besoins. Affranchir l'objet de sa fonction.

Tout un programme. Mais jamais vraiment écrit. Memphis n'a pas accouché du moindre manifeste. Le

mouvement a préféré l'intuition aux concepts, et mettre la main à la pâte plutôt que se mettre la rate au court-bouillon. Parce que, selon Sottsass, d'un objet «on ne connaît jamais la véritable fonction. On sait à quoi l'objet sert mécaniquement, mais on ne sait pas quel impact il aura sur la société». Dit autrement, toujours avec les mots de l'Italien : «Quand on essaie de définir la fonction d'un objet, cette fonction nous échappe car elle est la vie même. La fonction est en définitive le rapport qui existe entre l'objet et la vie.» Du coup, le mouvement envoie des signaux plutôt que des préceptes. Ses meubles font des bras et des mains pour être vus plutôt que pour faire tapisserie. Non, Memphis n'était pas prêt à faire la moindre concession aux intérieurs dans lesquels ses meubles et accessoires se vouaient à pousser les murs au lieu de se cacher dans les recoins. Ils allaient y prendre toute la lumière. Ils allaient se pousser du coude et hausser le ton. En cela, ils encaissent et répercutent l'esprit de l'époque, celle des années 80, ère des débuts triomphants de la com.

PUBLIC CIBLÉ

Le Ring Tawaraya, une espèce de canapé carré au centre moelleux placé sous les feux de quatre lampadaires, conçu par Masanori Umeda, donnait le ton : le design est devenu un sport de combat au sol. Nathalie Du Pasquier, George Snowden, Michele De Lucchi, Martine Bedin et les autres, notoirement venus de partout dans le monde, y posaient, pêle-mêle, hilares et facétieux, dès la première exposition du groupe en 1981. Internationaux, le casting comme les influences actent au

«Chaque lambeau d'information voyage pour son propre compte. Chaque protubérance est une lacération. C'est l'ultime dérégulation du design.»

Barbara Radice
directrice artistique du groupe
auquel elle a consacré un livre

passage la mondialisation croissante de l'économie et de la culture. Mais surtout, ce que ces meubles turbulents et bruyants encaissent et répercutent, c'est l'essor de la communication. Les pièces se destinent à raconter des histoires extraordinaires à qui veut bien y croire. Narratives et sélectives, elles choisissent leur auditoire, ce qui n'en fait donc pas, malgré leur aspect pop et ludique, des pièces pour tout le monde et n'importe qui – et pas pour les bourgeois, puisqu'il n'y a pas de pièces uniques ni d'édition limitée. Memphis ne cherche ainsi pas à faire l'unanimité. Il cible son public. Andrea Branzi l'écrit, dans le catalogue de Bordeaux : «Jusque-là, le produit devait être accepté par tout le monde. Dans un contexte de fragmentation du marché, le produit aurait le pouvoir de sélectionner son propre utilisateur, comme l'oiseau dans la forêt qui, grâce à son chant et à la couleur de son plu-

mage, réussit à attirer son partenaire et entendre son appel. D'où couleur et ornement pour augmenter "l'énergie expressive".»

Roma, de Marco Zanini, est un fauteuil en forme d'auto-tamponneuse en plastique thermoformé vert scintillant de paillettes, évoquant tout aussi bien le siège du monarque d'une lointaine galaxie. La lampe Super de Martine Bedin prend l'aspect d'une voiturette schématique hérissée d'ampoules et carrossée pour des courses de cours de récréation tandis que la chaise First de Michele De Lucchi est équipée d'un dossier en forme d'arc orbital où brillent deux astres noirs et un disque lunaire bleu – et que la verroterie de Sottsass se répand dans un gazouillis de breloques étincelantes et boutonnières. Les matériaux, notamment ce typique revêtement de lamellé-collé, ne sont pas faits pour durer une éternité. Mais pour briller et se distinguer. Même le verre n'est pas traité selon les règles de l'artisanat, Sottsass préférant renoncer à la traditionnelle fusion à chaud des différents composants vitreux pour, tout simplement, les coller. «Je veux réussir à concevoir d'une manière nouvelle, se justifiait-il, au-delà des expériences antiques, en générant une accélération nouvelle, ne serait-ce qu'en produisant simplement, par exemple, plus d'adrénaline.»

DÉCOR DE JUNGLE

Accélérer. La Memphis, de fait, ira vite rentrant comme dans du beurre dans tous les espaces d'expos possibles – et donc dans tous les esprits : de galeries marchandes en musées (les Arts-Déco achètent une pièce

dès 1983, le Victoria & Albert Museum de Londres lui consacre un show fin 1982), de grands magasins en showrooms, du monde des affaires à celui de la culture, sans oublier Karl Lagerfeld qui meuble tout son appartement de Monte-Carlo avec des pièces Memphis et le fait fièrement savoir avant de tout mettre aux enchères chez Sotheby's en 1991, la bande est partout. «On était des rock stars», se souvient Martine Bedin. Pile à l'image de leurs pièces qui elles aussi reposent sur ce précaire équilibre de l'emportement et de la vitesse brute. Les différents éléments bifurquent et vont de biais dans un attelage apparemment brinquebalant. «Chaque lambeau d'information voyage pour son propre compte», écrit Barbara Radice, la directrice artistique du groupe, dans son livre de référence. *Chaque protubérance est une lacération. C'est l'ultime dérégulation du design.* Surtout vers la fin – qui arrive tôt : dès 1985, Sottsass s'éloigne et en 1988, c'en est fini pour de bon. Dans l'expo, en faisant le malin, on pointera en effet des formes plus brutales, des volumes plus lourds et robustes, des parures plus barbares, des ornements mouchetés de noir sur fond orangé, des angles plus mordants qui oublient les rondeurs des premières collections. «C'est plus ou moins ce qui peut arriver à une villa romaine habitée par les Huns», proclamera Sottsass, comme s'il faisait table rase des gentillesse et des courbettes esthétiques des débuts, vandalisant et brûlant son propre mouvement pour le maintenir à des niveaux de température caniculaires...

Ce serait trop dire. Au Madd de Bordeaux (après la fondation Berengo, où se tint, l'an dernier à Venise, en marge de la Biennale d'architecture, une première version de cette expo rétrospective partielle), la chronologie ne dicte pas sa loi à une scénographie, qui opte pour un décor de jungle plantée de faux arbustes noirs, dans la moiteur artificielle duquel percent les créations Memphis comme autant de pépites et de temples d'or, reliques déjà d'une époque et d'un esprit d'entreprise collectif et spontané, sérieux, rentable, visionnaire, exaltant, outrancier qui, aux dires de Constance Rubini, directrice du lieu, n'a pas engendré la moindre descendance dans le design. «Sauf, lâche-t-elle, hésitante, les Néerlandais de Droog Design, peut-être.» Une suite possible mais une autre histoire. ◆

MEMPHIS - PLASTIC FIELD
Musée des Arts décoratifs
et du Design, 39, rue Bouffard,
Bordeaux (33). Jusqu'au 5 janvier.